

# Des Gens qui dansent

---

## Note d'intention

Ils n'ont bien sûr ni masque ni rôle. Ils n'ont pas d'autre nom que le leur. Ils se nomment Béatrice, Camille, Françoise, Jimena, Mathilde, ou Benjamin, Christophe, Darrell, Martin, Thierry, Parmi eux, le chorégraphe lui-même, « qui ne peut s'empêcher d'être là », avec eux, s'amusant à chercher son style « entre Kantor et Zanini » dit-il, pour partager avec ses danseurs cette aventure toujours recommencée, dans le métissage originel des sexes et des âges.

Après *99 duos* et *Trois générations*, Jean-Claude Gallotta écrit aujourd'hui le troisième volet de sa grande geste des gestes, de son épopée du corps, de sa saga des gens. Voici donc *Des gens qui dansent*, c'est-à-dire une poignée d'êtres humains, de tous âges, qui viennent parler des hommes aux hommes, et qui tentent de le faire sans le maquillage qui dissimule, sans le filet qui rassure.

Qu'ont-ils à dire ? Que la scène ne doit pas devenir un radeau de la Méduse où quelques épris de la vie, accrochés au rideau, tenteraient piteusement de continuer à croire en l'homme.

Que le spectacle vivant, s'il demeure -et finalement, depuis des décennies, en dépit de cent morts annoncées, il demeure- a sans doute pour tâche de retourner le gant du spectaculaire, et de faire comprendre que, les masques et les rôles ayant changé de camp, la scène va devoir se repeupler autrement, avec des gens justement, comme eux. Mieux, avec des êtres.  *Ici on est*, devra-t-on peut-être écrire sur le fronton des théâtres.

Alors, si la scène et le monde doivent permuter, Jean-Claude Gallotta ne peut bâtir sa chorégraphie comme une fiction, selon les modes de construction habituels. Il doit agencer tout cela différemment, avec un peu de réel, de poésie et le plus de fluidité possible, comme dans un film de David Lynch ; et jouer avec la logique, et imiter la vraie vie quand elle s'amuse avec le prévisible.

Faut-il en conclure que *Des gens qui dansent* racontent une histoire ? Non, pas d'histoire. Mais alors, ces gens, sur la scène... ? Ils répètent. Une répétition « comme en vrai » ? Probable. Pour nous perdre ? Pour nous perdre et pour nous permettre de nous y retrouver, un peu les deux. Ainsi, les théâtres qui sont « les seuls endroits où l'on sait que ce n'est pas vie » selon Koltès, seraient également les derniers endroits où l'on ne machine pas, où l'on ne manipule pas, où l'on n'enrobe pas, où peut-être l'on dénonce tout cela, peut-être les derniers endroits d'où il est possible de dialoguer avec le monde, puisque toutes les instances faites pour ça continuent à se vendre obstinément au spectaculaire.

Alors, dites-vous, l'artiste, de sa toute petite voix, entend répondre aux hurlements du monde ? Au moyen de cette tentative chorégraphique d'auto-f(r)iction ? Posez la question : que fait Jean-Claude Gallotta ? La réponse est : il parle avec la danse.

Claude-Henri Buffard  
Mai 2005